

DU RÊVE À LA RÉALITÉ

Avec ***Embrasse-moi comme tu m'aimes***, Réal Bossé plonge dans l'univers irréaliste d'André Forcier. Il en ressort amoureux. ■ PAR ÉDITH VALLIÈRES

Homme de théâtre, Réal Bossé rêvait depuis longtemps de jouer dans une œuvre d'André Forcier. «C'est un immense fabricant de films de genre au Québec, sinon le plus grand. Il a un point de vue particulier sur le cinéma. Ses personnages sont toujours théâtraux», raconte-t-il avec admiration, en entrevue. «Je me voyais travailler avec cet homme, mais sans trop y croire vraiment parce qu'il a ses chouchous. Je me disais peut-être qu'un jour je ferais partie du club.»

Et ce jour-là est arrivé l'an dernier. Au milieu de l'été, Réal Bossé reçoit un coup de téléphone d'André Forcier, qui l'invite à jouer dans *Embrasse-moi comme tu m'aimes* aux côtés de Céline Bonnier, Roy Dupuis, Rémy Girard et Pascale Montpetit, en autres. À l'autre bout du fil, le réalisateur lui vante le scénario «complètement irréaliste» qu'il a écrit avec sa fidèle acolyte, Linda Pinet (*Je me souviens*, *Coteau Rouge*).

Projetée dans nos salles ce mois-ci, l'histoire se campe en 1940. Devant la menace des bombes et des armes de la Seconde Guerre mondiale, Pierre (Émile Schneider), 22 ans, souhaite s'enrôler pour combattre les nazis, mais il doit s'occuper de sa sœur jumelle, infirme de naissance (Juliette Gosselin). Cette proximité éveille chez lui une sensualité qui se concrétise en un «genre d'amour incestueux».

«Au milieu de cette relation ambiguë, je campe le père du meilleur ami de Pierre, ajoute Réal Bossé. Dans le long-métrage, mon fils veut aller à la guerre après avoir connu une peine d'amour, et ce, à ma grande déception de chauffeur de taxi. Tous les personnages évoluent dans un univers invraisemblable. Mais est-ce surprenant? Pas vraiment, car rien n'est normal chez Forcier!»

Par cœur

Si l'imaginaire d'André Forcier est débridé, il en est tout autrement sur ses plateaux. Le cinéaste exige des acteurs d'être sérieux et bien préparés. Tellement que Réal Bossé avoue avoir étudié ses répliques encore et encore, jusqu'à les connaître sur le bout des doigts. ▶





Mylène Mackay et Émile Schneider dans *Embrasse-moi comme tu m'aimes*

► «Forcier veut qu'on soit sur la *coche* au niveau du texte puisqu'on ne change rien avec lui. Pas un mot ni une virgule, explique-t-il. Et je le comprends; son écriture est très proche de ce qu'il est vraiment: un être authentique. Modifier son œuvre, ce serait la trahir.»

Mais comme la mémoire est une faculté qui oublie, Réal Bossé a parfois improvisé une phrase ou deux devant les caméras. «À tout coup, Forcier s'en apercevait. Il me criait: "Coupez! On reprend la scène dans sa version originale!" C'est comme si Forcier faisait une peinture avec son film, qu'il était en train de créer *live* avec ses comédiens, en espérant que leur interprétation bonifie son œuvre.»

L'habit fait le moine

D'autres éléments ont aussi ajouté à l'originalité d'*Embrasse-moi comme tu m'aimes*: les décors et les costumes. À la demande du réalisateur, Réal Bossé a enfilé un étrange uniforme de chauffeur de taxi, avec la casquette, le nœud papillon et la longue culotte brune. «Quand ton pantalon taille haute te couvre le haut des côtes, tu ne peux pas te promener normalement. Les culottes de *yo-man* n'existaient pas dans le temps. Chaque époque façonne le comportement de ses individus.»

Et avec cette démarche classique et ce vieux costume venait inévitablement la voiture d'époque sur laquelle était écrit «Taxi Allard» en jaune. «C'était une 1938, je crois. Elle fonctionnait très bien, mais elle avait aussi ses petits caprices. Elle n'arrêtait pas sur un dix cents, disons. C'était à moi d'y voir.»

«[André] Forcier veut qu'on soit sur la *coche* au niveau du texte puisqu'on ne change rien avec lui. **Pas un mot ni une virgule [...] Modifier son œuvre, ce serait la trahir.»**

Voulant éviter le pire, Réal Bossé s'est laissé diriger par André Forcier, à qui il accordait une confiance (presque) aveugle: «Ce que j'aime de ce métier-là? Il y a des moments où tu es obligé de te laisser guider par l'idée de quelqu'un d'autre. Devant un problème, tu te dis: "Bon bien, rentrons dedans *full pine*, et faisons-le en équipe. On verra bien ce que ça donnera."»

La plupart du temps, le résultat s'avérait positif. «C'était mon premier film avec André et je m'en souhaite plein d'autres», avoue Réal Bossé, fébrile. «D'ailleurs, on risque de retravailler ensemble. J'ai envoyé du matériel à André, pour voir si ça l'intéresse. C'est une espèce de film théâtral qui pourrait parfaitement *fitter* dans son univers. J'attends de ses nouvelles. Il a mon numéro de cellulaire. Il va m'appeler quand il en sentira le bon moment...»



PHOTO: JULIE PERREault

SMACK!

Si *Embrasse-moi comme tu m'aimes* traite d'amour impossible entre un frère et une sœur, est-ce que Réal Bossé, lui, se souvient de son premier baiser? «Oui! C'était avec Josée Lévesque, la fille du cordonnier», avoue-t-il, en riant. «On jouait à la bouteille. À 13 ans, j'ai compris à quel point c'est agréable de toucher une autre bouche avec la sienne! Après, je me suis questionné. Est-ce qu'on jouait simplement? Étais-je vraiment en amour? J'étais tout mélangé!»